

MARTOR



Title: “Entre le catholicisme et l’islam: le monde orthodoxe de l’espace carpato-balkanique aux XIV^e-XV^e siècles”

Author: Virgil Ciocîltan

How to cite this article: Ciocîltan, Virgil. 2001. “Entre le catholicisme et l’islam: le monde orthodoxe de l’espace carpato-balkanique aux XIV^e-XV^e siècles.” *Martor* 6: 275-278.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-6-2001/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d’Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l’anthropologie visuelle et culturelle, l’ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l’accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l’auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

Entre le catholicisme et l'islam: le monde orthodoxe de l'espace carpato-balkanique aux XIV^e-XV^e siècles

Virgil Ciociltan

Institut d'Histoire „Nicolae Iorga“, Bucarest

La christianisation des Hongrois, accomplie par le roi Saint Etienne en l'an 1000, a transformé l'Etat arpadien dans un „royaume apostolique“, c'est-à-dire un fer de lance du catholicisme dans les régions carpato-balkaniques. La Hongrie médiévale s'identifia à la mission de convertir les groupes de païens, soient-ils juifs ou musulmans, mais surtout la masse des „schismatiques“ orthodoxes, constituée par les Roumains et par différentes populations slaves, étant donné le fait que ce programme idéologique servait très bien à ses intérêts expansifs.

Cette vocation fut loin de se manifester de manière constante, malgré tout: plus de deux siècles se sont écoulés jusqu'à ce que les premiers souverains chrétiens de la Hongrie arrivent à se débarrasser complètement de la tradition du gouvernement qu'ils avaient hérité de la steppe, et qui encourageait comme fondement du pouvoir royal la „multitude des langues“ et des croyances religieuses. C'est seulement la grande offensive déclenchée par le Pape Innocent III dans les premières décennies du XIII^e siècle qui a forcé le roi André II à se dispenser des services si profitables des allogènes, juifs et musulmans en premier lieu, et à intégrer la Hongrie sans aucune équivoque dans l'immense front, établi sous le patronage de la Papauté de Constantinople à la Mer Balte. La grandeur de ce projet – qui visait, entre autres, à

convertir les nomades touraniens, et donc à étendre le contrôle de l'Eglise romane sur la steppe eurasiatique – a semblé prouver son réalisme dès les premières phases de sa mise en œuvre, lorsque plusieurs tribus coumanes de l'intérieur et de l'extérieur de la courbure des Carpates ont été christianisées. La même force, déchaînée dans le but de propager le catholicisme, a également frappé les „schismatiques“: la chute de Constantinople sous les coups des croisés en 1204 a signifié la décapitation du monde orthodoxe. Selon le projet occidental, elle ne pouvait être suivie, sous la double pression de la Hongrie apostolique et de l'„empire latin“ de Bosphore que par la conversion en masse, déjà décidée, des adeptes de l'Eglise d'Orient de l'espace carpato-balkanique.

L'homogénéisation confessionnelle de l'Europe, censée avoir lieu sous l'égide de la Papauté, n'a cependant pas été couronnée de succès, car elle s'est heurtée à la contre-offensive de l'Asie: la grande invasion tartare des années 1236-1242 dans les régions orientales du continent, a non seulement brisé temporairement l'élan expansif de l'Occident, mais a également bloqué les velléités expansives de celui-ci pendant un siècle. Sans sous-estimer les malheurs qu'ont laissés partout derrière eux les envahisseurs mongoles, qui n'ont certainement pas traité les „schismatiques“ avec plus de douceur que les catholiques

les avaient traités, il est cependant hors de doute que le nouveau rapport de forces qui s'est établi dans l'Europe centre-orientale et du sud-est avec la fondation de la Horde d'Or en 1242 a offert un cadre favorable à la sauvegarde de l'orthodoxie aussi bien dans la Péninsule Balkanique, où les byzantins ont récupéré leur capitale en 1261, que dans les régions situées au nord du Danube, habitées par les Roumains et les Ruthènes.

C'est seulement l'involution du grand pouvoir tartare, commencée vers le milieu du XIV^e siècle, qui a permis à l'Etat hongrois, consolidé pendant ce temps, de retrouver ses aspirations d'expansion, incarnées dans la deuxième moitié de ce même siècle par le roi Louis d'Anjou (m. 1382). L'association avec son homologue polonais Casimir le Grand en vue de combattre les Tartares a engendré le groupement de forces le plus important de l'Europe centre-orientale. La période où la Hongrie s'est affirmée avec le meilleur succès au niveau inter-étatique a été inaugurée par l'„union personnelle“ des deux royaumes catholiques, réalisée par Louis d'Anjou après la mort du souverain polonais en 1370. Le royaume contenait déjà une bien nombreuse population roumaine de rite orthodoxe, vivant en Transylvanie et au Maramureş. Par la suite, dans la région de hégémonie de l'Etat hongrois, sont entrés également d'autres „schismatiques“: les populations slaves de la Ruthénie et du nord-ouest de la Péninsule Balkanique, tout comme les Roumains de l'extérieur de l'arc carpatique, qui s'étaient déjà donné une organisation étatique par les deux principautés de la Valachie et de la Moldavie. Pour imposer à ces „égarés“ la dépendance la plus stricte par rapport au royaume de Saint Etienne, Louis d'Anjou a transformé le prosélytisme catholique en politique d'Etat. Le franciscain Bartholomé d'Alverne, „vicaire de la Bosnie“, exhortait le roi à faire usage, dans son œuvre de conversion forcée des Roumains et des Slaves, de „l'épée et la guerre cruelle“, comme l'avaient fait avant lui Charles le Grand et Saint Etienne. Le zèle de Louis d'Anjou dans sa qualité de membre séculier de l'Eglise romane a été effectivement no-

toire dans l'époque. L'une des mesures les plus intransigeantes et les plus lourdes de conséquences, prise en 1366 contre les princes (*cnezi*) roumains de l'Ardeal consista à réserver le titre de noblesse à ceux qui appartenaient à l'Eglise catholique. Les récalcitrants perdaient le droit de propriété sur les terres, ce qui était équivalent à la dégradation rapide de leur état économique et social. Ceux qui acceptaient de devenir catholiques pour sauver leur situation privilégiée étaient en échange soumis à l'assimilation ethnique au sein de la noblesse magyare. Dépourvus ainsi de dirigeants capables de structurer et de maintenir la cohésion interne d'une collectivité humaine, les Roumains sont devenus une masse amorphe, sans droits, et se sont retrouvés dans les couches les plus basses de la société. Tout en portant sur une question d'ordre confessionnel, le décret de Louis d'Anjou a affecté l'ensemble de la situation des Roumains de Transylvanie. L'édit royal de 1366 constitue par ses multiples effets un épisode majeur de l'involution de la condition des Roumains de Transylvanie – processus qui a commencé longtemps avant, et a été achevé par la consécration officielle de leur exclusion des „nations“ privilégiées des Hongrois, des Szeklers et des Saxons en 1437.

*

Pendant que les „schismatiques“ du nord du Danube subissaient le prosélytisme catholique qui agissait d'une manière aussi virulente, sur les orthodoxes du sud se répandaient les vagues successives de l'invasion ottomane. Les Turcs venus de l'Asie Mineure ont mis pied à terre en Europe sur les côtes de la Mer de Marmara en 1352, et de là ils se sont répandus en Thrace. Vint ensuite le tour de la Macédoine d'être colonisée, après la défaite des Serbes à Cernomen en 1371, avec les villes de Seres, Skoplje, Bitolia. La Serbie elle-même a été assujettie, après la bataille du Champ de la Merle en 1389, et en 1393 a eu lieu la suppression de l'empire bulgare de Tarnovo. Les Ottomans ont atteint, un an plus tard, la ligne du Danube, où ils ont commencé les luttes avec les Roumains et les Hongrois pour le contrôle du

fleuve. La bataille de Nicopole, de 1396, à laquelle ont participé aussi des contingents de chevaliers occidentaux, a été favorable aux Turcs: le destin des peuples orthodoxes de la Péninsule Balkanique se développera dès lors, pendant quelques siècles, dans la „maison de l'islam“.

Bien que l'expansion de l'Etat ottoman en Europe ait eu comme support idéologique la doctrine de la „guerre sainte“ (*djihad*) contre les *giaours* (< *kafir* „mécréant“), en l'occurrence des chrétiens, l'antagonisme religieux a été atténué de façon massive par la loi islamique tout de suite après la fin des hostilités. Le régime des vaincus, qui tire son origine des normes fixées par le Prophète Muhammad, a été réglementé également dans les Balkans en conformité avec le droit musulman, qui accordait aux „nations qui ont une Ecriture“ (les chrétiens, les juifs et les zoroastriens) la faveur de choisir: soit d'embrasser l'islam, soit de rester dans l'ancienne croyance, la conversion forcée étant réservée aux païens. La majorité des autochtones de la Péninsule Balkanique ont préféré conserver leur religion, ce qui leur a valu le statut de *zimmî*, c'est à dire „sujets non musulmans protégés“, obligés à payer la „capitation“ (*djizya*). Le sultan Mehmed II a accordé au patriarche Gennadios Scholarios, après la chute de Constantinople en 1453, des attributions accrues en tant que père spirituel des communautés chrétiennes (*millet*), qui ont joui d'une large autonomie.

Même si elle n'a pas été absolue dans la théorie, ni parfaite dans ses manifestations pratiques, la tolérance de l'Etat islamique envers la vie spirituelle des sujets d'une autre croyance a été une réalité incontestable. Une partie des orthodoxes en ont pu apprécier les vertus par comparaison avec les vexations auxquelles ils avaient été soumis par leurs coreligionnaires catholiques: même si d'une autre manière que les Roumains de la Transylvanie, les byzantins ont eu, eux-aussi, beaucoup à souffrir pendant les „visites“ des croisés à Constantinople. La plus longue, qui s'est terminée par le refuge de l'Etat dans l'Asie Mineure et par l'instauration de l'„em-

pire latin“ aux Détroits (1204-1261), a été une expérience extrêmement traumatisante, qui a alimenté de manière substantielle l'ancienne aversion de Byzance envers l'Occident catholique. Un haut dignitaire, Lucas Notaras, a exprimé de façon tranchante l'état d'esprit de ses compatriotes à un moment crucial de l'histoire, à savoir dans la perspective de la chute de Constantinople sous les Ottomans: il préférerait voir dans la cathédrale de Sainte Sophie le turban turc, plutôt que le chapeau de cardinal.

*

C'est de ce nouvel état des choses et des mentalités dans la Péninsule Balkanique dans la deuxième moitié du XIV^e siècle que le nouveau roi de la Hongrie, Sigismond de Luxembourg (1386-1437) a dû tenir compte au plus haut point. Il a été obligé d'adapter la politique confessionnelle de l'Etat hongrois à la nouvelle situation, dans la mesure où la coopération avec les „schismatiques“ de l'intérieur et de l'extérieur du royaume a acquis une importance décisive dans la confrontation avec les Ottomans, commencée en 1394. Les „schismatiques“, Roumains, Grecs et Serbes, sont devenus pour une longue période la „masse de manœuvre“ que se disputaient le „royaume apostolique“ et l'empire islamique des Turcs.

Pour attirer les orthodoxes, Sigismond a été contraint de renoncer à la politique d'oppression de son prédécesseur, Louis d'Anjou; et cela non seulement à cause de la rivalité avec les Ottomans concernant le bassin du Danube, mais aussi à cause du conflit avec l'union polonaise-lituanienne pour un enjeu similaire, à savoir le contrôle de la Moldavie et de la Ruthénie, pays ayant une population majoritairement „schismatique“. L'on ne doit nullement négliger, dans ce contexte, le lourd héritage à l'intérieur du royaume: malgré la politique agressive envers les orthodoxes pratiquée par son prédécesseur au trône de la Hongrie, un tiers seulement des habitants du pays étaient catholiques – une proportion appréciable selon l'opinion ultérieure d'un chroniqueur, Antonio Bonfini, qui estimait pour cela le roi Louis d'Anjou.

La politique de Sigismond de Luxembourg envers les „schismatiques“ a été dictée en dernière instance par la diminution sévère de la position inter-étatique de la Hongrie par rapport à l'époque précédente. Avec la mort du deuxième souverain angevin en 1382 et la dissolution concomitante de l'union magyaro-polonaise, il y a eu, dans l'Europe centre-orientale un regroupement des forces, tout à fait défavorable pour le royaume de Saint Etienne: le pouvoir associé jusque-là, la Pologne, a établi en 1385 un nouveau bloc avec la Lituanie, bloc auquel se sont rattachées par la suite la Ruthénie et la Moldavie, des territoires qui se sont détachés de l'orbite politique de la Hongrie. La rivalité avec l'union polonoise-lituanienne pour l'espace situé entre les Carpates et le Dniestr, aussi bien que le conflit qui s'est déclenché en 1409 avec Venise pour la côte dalmate, à quoi s'ajoutent, bien entendu, les conflits avec les Turcs pour le contrôle du Danube inférieur, ont cerné la Hongrie de Sigismond d'un mur d'hostilité, ce qui a réduit de façon considérable la marge de manœuvre politique du souverain, et par conséquent, a influencé de manière décisive son attitude envers le monde orthodoxe.

Des preuves de *captatio benevolentiae* de ses sujets „schismatiques“, inconcevables du temps de Louis d'Anjou, se manifestèrent dès la dernière décennie du XIV^e siècle, lorsque les nobles roumains du Maramureş ont pris contact avec le patriarcat de Constantinople pour obtenir un statut privilégié (*stavropigie*) pour le monastère de Peri – une entreprise qui n'aurait pas pu avoir lieu sans l'accord du roi. Encore plus spectaculaires – voire incroyables! – furent les privilèges accordés à des moines appartenant à des centres monacaux situés à l'extérieur de la juridiction royale, à savoir en Valachie. (Malgré ses exagérations, nous pouvons citer dans la même ligne, la légende qui enveloppe les faits de Nicodim de Tismana, un champion de l'orthodoxie: elle montre Sigismond de Luxembourg, l'auteur moral de l'exécution sur le bûcher de Jan Hus au nom de la religion catholique, si troublé par les miracles accomplis par le *starets*, qu'il se serait laissé conver-

tir.) Il est hors de doute que ces initiatives du roi de la Hongrie dans l'Olténie, même si elles ne peuvent pas être reconstituées en toute précision, acquièrent un sens politique seulement sur le fond des combats contre les Turcs, en tant qu'éléments voués à contre-balancer l'offre islamique au sud du Danube.

Un caractère politique plus évident prennent les déclarations du roi Sigismond en présence des autorités polonaises: il considérait que les prêtres orthodoxes, légalement mariés à une seule femme, ne sont pas plus mauvais que les prêtres catholiques, qui vivent en secret avec plusieurs... Ces paroles inattendues – comme le note l'historien Jan Dugosz pendant la deuxième moitié du XV^e siècle – ont provoqué un grand scandale, ce qui suggère le fait qu'elles venaient à l'appui de la résistance orthodoxe de la noblesse ruthène contre le souverain catholique de Cracovie.

L'élection de Sigismond de Luxembourg en tant que roi allemand en 1411 a ouvert à celui-ci de nouveaux horizons; cette dignité était un pas intermédiaire vers l'acquisition de la couronne impériale. Dès lors, la question des „schismatiques“ ne va plus recevoir des solutions au gré des initiatives locales, mais elle va figurer sur l'agenda des grands problèmes européens, ecclésiastiques et laïcs, dans la résolution desquels – comme il le pensait lui-même à juste titre – Sigismond était appelé à jouer un rôle décisif. Bien qu'il ne fût pas couronné de succès, l'effort pour l'union des Eglises grecque et catholique fut considérable: les conciles de Constance (1414-1418) et Bâle (1432-1434) en témoignent. Ce fut seulement au synode suivant, celui de Ferrare-Florence (1438-1439) que l'empereur byzantin Jean VIII a signé le document de l'union – une victoire posthume incontestable de l'empereur „latin“ Sigismond, bien qu'elle ne portât pas à conséquences: les Grecs ont également répudié, de façon formelle, cette tentative de jumelage avec l'Occident.